

Autour d'un livre de Marcelin Pleynet

UNE ŒUVRE ET SA RÉALITÉ LITTÉRAIRE

VOICI cent ans qu'Isidore Ducasse achevait " les Chants de Maldoror " et les signait du nom prestigieux de Lautréamont (1867). " L'Arc " publie aujourd'hui un numéro consacré au poète et à son œuvre. On y verra que l'importance accordée à Lautréamont par les écrivains de notre temps n'a cessé de grandir. Plusieurs " symptômes " l'indiquent : la publication d'un essai de Marcelin Pleynet, un substantiel article de Philippe Sollers, des travaux et des projets d'Hubert Juin, une édition critique des - Chants de Maldoror " en préparation, une réédition du " Comte de Lautréamont et Dieu a, de Léon-Pierre Quint. Certes, les surréalistes avaient mis depuis longtemps Lautréamont à sa vraie place. Mais ils s'en étaient institués en quelque sorte les propriétaires, et s'ils exaltaient frénétiquement son œuvre ils ne permettaient guère à la critique d'en approcher. Pourtant André Breton voyait déjà en elle " un plasma germinatif sans précédent ". C'est dire qu'il sentait que le texte devait être interrogé en profondeur dans ses inépuisables ressources. C'est ce que tirent, dans des perspectives différentes, Gaston Bachelard puis Maurice Blanchot, qui ont engagé dans les plus hautes voies les études lautréamontiennes. Peu à peu l'œuvre d'Isidore Ducasse entrait dans l'ère de la critique, puis dans l'ère du " langage ". Fait nouveau, dont Aragon vient de prendre acte dans une suite d'articles des " Lettres françaises ", en reconnaissant qu'au temps de sa jeunesse les " Chants " et les " Poésies " s'entendaient comme " un cri des entrailles " et ne pouvaient encore " s'envisager comme un langage ". Si l'on ajoute que nombre de contemporains paraissent retrouver les voies de Lautréamont, on jugera de l'actualité de cet écrivain.

Publié le 01 novembre 1967 à 00h00 - Mis à jour le 01 novembre 1967 à 00h00

MARCELIN PLEynet nous avertit tout de suite : en dépit de la collection où prend place son essai, il n'écrira pas un " Lautréamont par lui-même ", encore moins un " Isidore Ducasse par lui-même " (1). Jamais l'écart entre l'homme et l'œuvre ne lui est apparu aussi grand que dans le cas de l'écrivain, dont il entreprend de nous parler. La fiction est souveraine ici : elle " gomme " l'auteur tout entier et rend impossible toute identité entre lui et sa création. Seule l'œuvre s'offre à notre lecture. Et nulle biographie ne saurait nous secourir.

C'est vrai. On ne sait rien de la vie et de la mort d'Isidore Ducasse. Ou pas grand chose. Marcelin Pleynet, dénonçant " les pièges de la biographie ", ne risquait pas d'y tomber. Il lui suffit de rappeler ce que l'on sait des vingt-quatre années d'existence du poète - sa naissance à Montevideo en 1846, ses études aux lycées de Tarbes et de Pau, sa " montée " à Paris pour suivre les cours de l'École polytechnique ou des Mines, ses résidences rue Notre-Dame-des-Victoires, rue du Faubourg-Montmartre et rue Vivienne, et sa mort aussi mystérieuse que discrète dans une chambre d'hôtel en 1870 - pour montrer que l'on ne saurait en tirer grand parti pour l'intelligence de ses écrits. Deux témoignages à notre disposition : celui de L. Genonceaux, troisième éditeur des Chants de Maldoror, qui essaie de nous dire qui était Lautréamont et comment il travaillait " C'était un grand jeune homme brun, imberbe, nerveux, rangé et travailleur. Il n'écrivait que la nuit, assis à son piano. Il déclamaient, il forgeait ses phrases, plaquant ses prosopopées avec des accords "), et les souvenirs tardifs de Paul Lespès, ancien condisciple de Ducasse au lycée de Pau, nous renseignant sur son comportement scolaire et ses relations avec Gustave Hinstin, son professeur de rhétorique. Hors de là, tout

n'est que subtile altération des faits, variations fantaisistes, commencement de légende. Marcelin Pleynet n'a aucune peine à le montrer, textes et citations à l'appui.

En revanche, quittant le terrain de la biographie pour celui de l'histoire, il indique avec netteté qu'il est peut-être plus important, si l'on veut à tout prix sortir de l'œuvre, d'éclairer le destin littéraire de Lautréamont par l'époque dans laquelle il a vécu. Cette époque est le Second Empire, dont il ne connaîtra que les aspects les plus négatifs : contradictions et hypocrisie de la société bourgeoise, guerres perdues, naissance de la civilisation capitaliste. Julien Gracq parlait déjà, à propos des Chants, d'un " torrent des aveux corrosifs alimenté par trois siècles de mauvaise conscience littéraire ". Les conditions historiques de la vie de Lautréamont ne peuvent que confirmer cet aspect de son œuvre. Marcelin Pleynet va plus loin et pense que la courte vie du poète correspond à une période décisive de rupture et de crise dans l'ordre même de la pensée. Les quelques repères qu'il donne à la fin de son livre - publications de Marx, naissance de Rimbaud, naissance de Freud, naissance du linguiste F. de Saussure, travaux de Nietzsche, etc., événements se situant tous entre 1846 et 1870 (et dont la célébration commence à devenir rituelle) - soulignent assez son propos.

Ce propos est clair. Il s'agit de montrer que Lautréamont s'inscrit dans la lignée de ceux qui ont voulu articuler une expérience dans un langage, et qu'avant d'être un romantique délirant, un schizophrène ou un froid provocateur, il est d'abord un écrivain. Sans doute cela est-il essentiel, et il faut savoir gré à l'auteur de cet essai d'avoir insisté avec rigueur sur la réalité littéraire d'une œuvre qui fut fascinante pour beaucoup, surtout par son contenu et sa force explosive. Comme tout véritable écrivain, Lautréamont est parti des livres : " Son imagination est environnée de livres ", notait Maurice Blanchot. Et c'est, en effet, sur une certaine " utilisation du roman noir " qu'il faut d'abord s'interroger pour comprendre les Chants de Maldoror. Marcelin Pleynet le fait. Il interroge Maturin et Walpole, Melmoth et le Château d'Otrante, comme d'autres l'avaient déjà fait avant lui, mais avec le souci plus précis de montrer comment la lecture nourrit l'écriture et comment une œuvre littéraire est d'abord une œuvre de citations : " Le lecteur de Maldoror doit percevoir, à travers les situations qui lui sont présentées, les citations implicites ; et passant de ces citations implicites à ce qu'en fait Lautréamont, le lecteur doit lire, plus que de la littérature, un usage de la littérature dans l'acte qui la produit. " Nous nous trouvons alors en face d'un Lautréamont " précurseur de ses sources " (idée défendue avec une extrême subtilité), dont le génie créateur ne peut que ressentir les limites, voire l'impossibilité, de toute entreprise de pure imagination. L'échec du roman est alors le triomphe de la littérature. Tel est certainement, en effet, l'un des sens fondamentaux des Chants de Maldoror, œuvre inclassable, qui n'est ni roman, ni récit, ni discours, ni poème, et cherche sans cesse - dans l'ironie, l'humour, la contestation et le défi - sa propre définition.

Pour le secrétaire de rédaction de *Tel Quel*, on ne s'étonnera pas que cette attitude débouche sur une sorte de théâtre du langage, dont les protagonistes s'appellent le " scripteur " et le " lecteur ". En fait ce vocabulaire indique bien le niveau d'intentions auquel entend se situer le critique : celui de l'analyse rhétorique. La rhétorique a toujours été chère au cœur d'Isidore Ducasse et elle a été - que l'on y songe - la seule formation qu'il ait reçue. En retrouver les voies dans son œuvre est donc bien le vrai moyen d'éclairer la dialectique de la réalité et de la fiction sur laquelle elle repose, le mouvement créateur par lequel elle s'invente et se donne à lire. On appréciera ici les brillants développements qui nous sont proposés sur le " renversement rhétorique " que l'on trouve dans les Chants, sur les différentes formes de " topos " et de figures qu'utilise Lautréamont.

Il fallait aussi interroger les Poésies. On soit que dans cette œuvre singulière qui ne porte de poésies " que le nom et se donne comme la " préface à un livre futur ", Lautréamont a opéré un renversement d'un autre type, qui semble intéresser cette fois sa pensée même et sa conception de la littérature : il brûle ce qu'il a adoré, remplace le mal par le bien, le défi par la vertu, la violence par l'ordre, il vilipende " les Grandes-Têtes-Molles de notre époque ", il se détourne des " gémissiments poétiques de ce siècle " pour se consacrer à l'art du plagiat ou de la maxime édifiante à la manière de Pascal ou de Vauvenargues. Il est donc évident qu'une telle œuvre pose de multiples problèmes. Est-elle sérieuse ou artificieuse ? Est-elle l'anti-Maldoror ou le prolongement de Maldoror ? Implique-t-elle une remise en cause de tout ce que Lautréamont a cru ou un renoncement à écrire ? Est-elle le sommet du conformisme ou le sommet de la provocation ? Marcelin Pleynet y voit le correctif des Chants et quelque chose comme un phénomène, exceptionnel en son genre, où se manifesterait la dissolution, la disparition de l'auteur au profit de " l'apparition de la lecture ".

Il n'est pas surprenant que le livre se termine sur l'idée d'une " *scienza nuova* " qui serait une science de l'écriture - Lautréamont, lui-même, disait : " La science que j'entreprends est une science distincte de la poésie - Je ne chante pas cette dernière. Je m'efforce de découvrir sa source. " Il n'est pas interdit de prendre cette phrase dans le sens que lui donne Marcelin Pleynet. Toute la logique de son essai légitime une telle conclusion. On regrettera simplement que cette logique tende toujours à s'affirmer en s'opposant à diverses formes de commentaire critique qu'a pu inspirer dans le passé l'œuvre de Lautréamont. En particulier, Pleynet conteste et réfute sans cesse Bachelard. Et parmi ceux qui l'ont précédé dans la voie de l'exégèse " maldororienne ", peu trouvent grâce à ses yeux - sauf Blanchot, qu'il admire. Cela aboutit parfois à des exclusives assez insistantes et systématiques, peu justifiées en fait, car la connaissance moderne de Lautréamont passe certainement par toutes les découvertes et illuminations que son œuvre a su faire naître. Mais, sans doute, est-ce là l'inévitable rançon d'une " lecture " profondément originale.

(1) Collection Écrivains de toujours, éd. du Seuil

De Bachelard à Philippe Sollers

Publié le 01 novembre 1967 à 00h00 - Mis à jour le 01 novembre 1967 à 00h00

Il a fallu attendre Bachelard pour que le texte soit interrogé de près. Certes, il y avait déjà eu Rémy de Gourmont, Léon-Pierre Quint, Edmond Jaloux qui avaient proposé des vues pénétrantes. Mais avec Bachelard, on se situait d'emblée à une profondeur d'analyse inhabituelle, avec une étude rapide mais dense, où l'enquête thématique et la grille psychanalytique semblaient trouver un terrain d'application privilégié. Sans doute, était-ce la première fois, ou une des premières fois, que cette forme d'examen était réalisée, car le livre, en 1939, a eu de l'importance et a contribué à ouvrir les voies modernes de la critique. Ce n'était peut-être pas encore une " lecture ", c'était en tout cas une admirable description de l'œuvre de Lautréamont et de son potentiel d'agressivité.

Puis, dix ans après, est venu l'ouvrage de Maurice Blanchot. Lautréamont et Sade. Il s'agissait de deux études distinctes : mais Lautréamont était privilégié. Blanchot essayait non seulement de retrouver le mouvement obscur et nécessaire, le dynamisme interne qui préside à

l'organisation des Chants de Maldoror, mais encore d'en déchiffrer le sens - ainsi que celui des Poésies - au niveau de l'acte d'écrire. Il proposait un type de " commentaire ", où le critique prend ses risques et assume pleinement les contradictions de sa tentative. Son essai reste à ce titre une des plus lucides, des plus authentiques et des plus belles expériences critiques contemporaines.

Parallèlement à ces travaux, le surréalisme poursuivait ses propres prospections - Julien Gracq parlait de Lautréamont dans une langue magistrale, Marcel Jean et Arpad Mezei interrogeaient Maldoror - et d'autres critiques prenaient la parole : tel Roger Caillois, dont la préface aux Chants pour l'édition Corti reste un des plus grands textes " maldororiens ".

Les pionniers d'une autre découverte

Ce n'est pas un hasard si les écrivains du groupe Tel Quel se sont voulus les pionniers d'une autre découverte de Lautréamont. Hier Marcelin Pleynet. Aujourd'hui Philippe Sollers. L'essai de celui-ci se développant dans les marges du livre de celui-là. Ce texte, que Sollers vient de publier dans Critique, est d'une autorité très remarquable dans la mesure où, sans aucune concession, l'œuvre de Lautréamont y est présentée comme une aventure offensive et " multi-dimensionnelle " de l'écriture, au point que toutes les images, tous les signes - de l'océan aux oiseaux - y sont comme des allégories du texte écrit, des phrases, des mots (" l'écriture se donne dans un champ qui n'est pas le sien, mais où elle s'introduit en somme par une violence muette, une suite d'alibis, de prête-noms, de figures, un " monde " dont elle ne cesse de mettre par ailleurs l'arbitraire en accusation ").

Il reste que le Lautréamont qui nous est ainsi présenté se trouve un peu séparé des " thèmes " et, si l'on ose l'écrire, du contenu de son œuvre. Le lyrisme, l'éloquence existent, la rhétorique ne fonctionne pas à vide : elle s'exerce sur une matière brûlante qui nous est jetée au visage en même temps que les mots qui lui donnent forme. Et prendre acte concrètement de ce qui chez Lautréamont est réellement violence, cruauté, fantasmagorie, surabondance onirique ou imagination impérieusement délirante n'est certainement pas le fait d'une " lecture idéaliste ".

Les éblouissements surréalistes

Par ARAGON Publié le 01 novembre 1967 à 00h00

" ... La figure éblouissante de lumière noire du comte de Lautréamont. Aux yeux de certains poètes d'aujourd'hui, les Chants de Maldoror et Poésies brillent d'un éclat incomparable ; ils sont l'expression d'une révélation totale qui semble excéder les possibilités humaines. C'est toute la vie moderne, en ce qu'elle a de spécifique, qui se trouve d'un coup sublimée. Son décor glisse sur les portants des anciens soleils, qui font voir le parquet de saphir, la lampe au bec d'argent, ailée et souriante, qui s'avance sur la Seine, les membranes vertes de l'espace et les magasins de la rue Vivienne, en proie au rayonnement cristallin du centre de la terre... Apocalypse définitive que cette œuvre dans laquelle se perdent et s'exaltent les grandes pulsions instinctives au contact d'une cage d'amiante qui enferme un cœur chauffé à blanc. Tout ce qui, durant des siècles, se pensera et s'entreprendra de plus audacieux a trouvé ici à se formuler par avance dans sa loi magique. "

ANDRÉ BRETON (préface à l'édition G.L.M. des " œuvres complètes " de Lautréamont, reprise dans l'édition Corti).

" A savoir si la vie du comte de Lautréamont, l'invertébré, le cérébral, a jamais été en jeu. La passion du bien, poussée jusqu'à un certain point, peut placer un homme, plus haut que le sommet inaccessible de la vie, dans l'inaccessible. Pour retrouver cet équilibre et cette sûreté qui ont fait des mots espoir et désespoir de l'hébreu. Lautréamont n'a pas su se résoudre à abandonner cette étonnante logique sans contradiction possible qu'il nous montre avec éclat dans sa correspondance. "

PAUL ÉLUARD (" Littérature ", nouvelle série, no 10, 1er mai 1923).

" Sade et Lautréamont, qui furent horriblement seuls, s'en sont vengés en s'emparant du triste monde qui leur était imposé. Dans leurs mains : de la terre, du feu, de l'eau ; dans leurs mains : l'aride jouissance de la privation, mais aussi des armes, et dans leurs yeux la colère. Victimes meurtrières, ils répondent au calme qui va les couvrir de cendres. Ils brisent, ils imposent, ils terrifient, ils saccagent. Les portes de l'amour et de la haine sont ouvertes et livrent passage à la violence inhumaine. Inhumaine, elle mettra l'homme debout, vraiment debout, et ne retiendra pas de ce dépôt sur la terre la possibilité d'une fin. "

PAUL ÉLUARD (Donner à voir, " l'Évidence poétique ").

" Toutes les études, tous les commentaires, toutes les notes passées, à venir..., tout cela entoure ce livre (les Chants de Maldoror!, le cache, le souille, le banalise, l'éteint sous les petites passions de ceux qui le lisent, sous la trahison de ceux qui feignent de le comprendre, sous le détachement gratuit de ceux pour qui il n'est pas fait."

ARAGON, BRETON. ÉLUARD (Lautréamont envers et contre tout, protestation contre une réédition des Chants de Maldoror par Philippe Soupault, 1927).

" Sans vouloir retirer à une manifestation géniale rien de ce qu'elle a d'unique et d'imprévisible, on ne peut se dissimuler que la force explosive de Lautréamont est la contre-épreuve soudain matérialisée de siècles de compression hypocrite et patiente.

...Il est une voix qui porte témoignage. Il revendique au nom d'une lignée royale qu'on a proscrite. Il retrouve pour parler en son nom ce ton d'âpreté unique des vengeurs masqués et sarcastiques qui surgissent par-delà des années de mauvaise conscience, et une certaine, forme d'humour qui est l'un des apports les plus certains de son œuvre n'est pas sur ce point pour nous faire illusion...

... Du fond du fleuve des morts où Lautréamont s'est plongé si totalement reviennent invinciblement se rassembler à la surface les traits de ce dynamiteur archangélique. "

JULIEN GRACQ (préface à l'édition de la Jeune Parque des " œuvres complètes " de Lautréamont, reprise dans l'édition Corti).

" ... Lautréamont, blasphémateur, homme de bien, met fin... ... Soudain, les cris de la terre, la couleur du ciel, la ligne des pas sont modifiés, cependant que les nations paradoxalement ballonnent, et que les océans sont sillonnés par les hommes-requins que Sade a prédits et que Lautréamont est en train de décrire. "

RENÉ CHAR (" Recherche de la base et du sommet ").

" Parce que je me suis tenu, avec quelques-uns, ainsi à mi-chemin entre la vie de Lautréamont et sa gloire, j'éprouve le besoin de compléter les vues d'aujourd'hui, si éclairantes qu'elles soient sur Isidore Ducasse, par le témoignage de ce que fut l'auteur de Maldoror et des Poésies pour nous, quand même nos ignorances à son sujet ne pouvaient nous être imputées à défaillance, car nous demeurons ceux qui, les premiers, furent les défenseurs lyriques de l'un et des autres, et peut-être pour lui-même, excusez de la prétention, les plus purs de la postérité ducassienne. Quand ni les Chants ni les Poésies ne pouvaient encore s'envisager comme un langage. Mais bien plus comme un cri des entrailles...

... Je crois pouvoir résumer la violente impression que nous fit cette lecture en disant qu'elle eut sur nous l'effet d'un tremblement de terre. L'un de nous employa même sur l'instant cette expression, lui ou mot je ne sais. L'énumération de ceux qu'Isidore Durasse appelle les Grandes-Têtes Molles de notre époque produisit en nous un mouvement de terreur que jamais, paradoxalement, la lecture de Lautréamont n'avait produit pour nous, fût-ce dans les plus atroces morceaux de Maldoror. "

ARAGON

Éditions

- œuvres complètes du comte de Lautréamont, contenant les Chants de Maldoror, les poésies, les lettres; une introduction par André Breton ; des Illustrations par Victor Brauner, Oscar Dominguez, Max Ernsts, Espinoza, René Magritte. André Masson, Matta Echaurren, Joan Miro, Paalen, Man Ray, Seligman, Tanguy ; une table analytique, des documents, répercussions, Paris, G.L.M., 1938.

- œuvres complètes du comte de Lautréamont, Isidore Ducasse, les Chants de Maldoror, poésies, lettres. Avec les préfaces de L. Genonceaux, R. de Gourmont, Ed. Jaloux, A. Breton, Ph. Soupault, J. Gracq, R. Caillois, M. Blanchot, et deux portraits imaginaires par S. Dali et F. Valotton, Paris, José Corti, 1953. Rééd. en 1958, augmentée d'une bibliographie et de fac-similés.

- œuvres complètes de Lautréamont, avec des " Notes pour une vie d'Isidore Durasse et de ses écrits ", par Maurice Saillet, " le Livre de poche ", Paris, 1963.

- Les Chants de Maldoror, de Lautréamont, précédés des " Crimes du langage " par Hubert Juin, collection " Club géant ", Paris, 1967.

- œuvres complètes de Lautréamont, édition critique par Marcelin Pleyne, en préparation au Cercle du livre précieux (éd. Tchou).

Études, critiques

Publié le 01 novembre 1967 à 00h00 - Mis à jour le 01 novembre 1967 à 00h00

- Léon-Pierre Quint, le Comte de Lautréamont et Dieu, les Cahiers du Sud, 1929, réédition, Grasset 1967.

- Gaston Bachelard, Lautréamont, José Corti, 1939; nouv. édit. augmentée, 1956.

- Lautréamont n'a pas cent ans (articles de F. Ponge, A. Artaud, P. Reverdy, J. Marcenac, A. Masson, L. Decaunes, C. Bourniquel, J.-J. Barbier, G. Prassinis, M. Roche-Verser, G. Massat, G. Bachelard, L. Parrot), les Cahiers du Sud, no 275, 30 août 1946.

- Marcel Jean et Arpad Mezei, Maldoror, essai sur Lautréamont et son œuvre, suivi de notes et de pièces justificatives. Ed. du Pavois 1947.

- Maurice Blanchot, Lautréamont et Sade, deux études distinctes sur Sade et Lautréamont : la plus longue est consacrée à Lautréamont, avec le texte des Chants de Maldoror, Ed. de Minuit, collect. " Arguments ", 1949.

- Jean-Pierre Soulier, Lautréamont : génie ou maladie mentale, Droz, Genève, 1964.

- Marcelin Pleynet, Lautréamont par lui-même, collect. " Écrivains de toujours ". Ed. du Seuil, 1967.

- Philippe Sollers, la Science de Lautréamont, Critique, No 245, octobre 1967.

- L'Arc, No 33 sur Lautréamont, octobre-novembre 1967 (textes de Raymond Jean, Roger Borderie, Henri Rome, Georges Mounin, J.-P. Soulier, Jean Roudaut, Gilbert Lascault, Jacques Raimbault, Lucienne Rochon, Pierre Bourgeade).